

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

William Shakespeare



Mise en scène, adaptation Jean-Michel d'Hoop | **Assistante à la mise en scène** Lucile Vignolles | **Avec** Ahmed Ayed, Yannick Duret, Héloïse Meire, Simon Wauters, Adrien De Biasi, Soazig De Staercke, Emmanuël Hennebert, Amber Kemp | **Scénographie** Olivier Wiame assisté par Olivia Sprumont | **Musique** Boris Gronemberger | **Lumières** Xavier Lauwers | **Marionnettes** Loïc Nebreda, assisté de Isis Hauben, Maël Christyn, Ségolène Denis | **Stagiaire marionnettes** Garance Bancel | **Chorégraphie** Jérôme Louis | **Costumes** Camille Collin | **Confection costumes** Cinzia Derom | **Stagiaire costumes** Evy Demotte | **Construction décor** Vincent Rutten | **Régie générale** Julie Bernaerts, Grégoire Tempels | **Direction de production** Nathalie Kamoun | Une création de Point Zéro en coproduction avec le Théâtre de Poche, l'Atelier Théâtre Jean Vilar, la Maison de la Culture de Tournai et la Coop asbl. Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du gouvernement fédéral belge et du Centre des Arts Scéniques.

REVUE DE PRESSE – Avril 2022

Presse écrite

Le Soir – Catherine Makereel – 11/03/2022
La Libre Belgique – Laurence Bertels – 17/03/2022
Moustique – Eric Russon – 24/03/2022
Le Journal du Médecin – Bernard Roisin – 14/04/2022

Télé

BX1 – David Courier – 18/03/2022

Radio

Radio Judaïca – Irit Daniel – 28/02/2022
RTBF – Musiq'3 – François Caudron – 14/03/2022
RTBF – La Première – Le Mug – Xavier Vanbuggenhout – 15/03/2022

Web

La Pointe – Carolina Svobodova – 14/03/2022
Le Suricate – Sara Cernero – 13/03/2022
RTBF.be – Rédaction – 15/03/2022
RTBF.be – Ségolène Misselyn – 19/03/2022
Le Vif – Nicolas Naizy – 21/03/2022
François Nice – 21/03/2022
Karoo – Marie Charue – 29/03/2022

Contact presse : Clarisse Lepage – presse@poche.be – +32473405980

THÉÂTRE

« Le songe d'une nuit d'été » : rêve-party chez Shakespeare

Des fées transgenres, Puk avec des piercings aux tétons, le duc Thésée en roi du SM : Jean-Michel d'Hoop compose un Shakespeare libertaire. Au Théâtre de Poche.

CATHERINE MAKEREEL

La fleur de Puk – et son nectar de philtre d'amour – a beau tenir de l'orchidée plutôt que du pavot, on soupçonne des traces d'opiacés dans les pistils qu'agite le lutin farceur tant il règne une atmosphère extatique et désinhibée sur ce *Songe d'une nuit d'été* mis en scène par Jean-Michel d'Hoop au

Théâtre de Poche. Cette nuit de chassé-croisé amoureux, le metteur en scène la fait résolument glisser vers le monde de la nuit où fées et farfadets prennent l'allure de flamboyantes drag-queens. Titania a des airs de Madonna, Obéron se la joue Prince et Puk a l'air tout droit sorti de la *Gay Pride*, le tout sur une musique électro qui transforme la forêt en rêve-party, où tous les fantasmes sont permis.

S'éloignant de l'univers politique de ses œuvres précédentes (*Gunfactory*, *L'herbe de l'oubli*), Jean-Michel d'Hoop se tourne donc vers un texte classique mais pour le décoiffer sérieusement. Pièce déjà bien ébouriffée de Shakespeare, qui s'amuse à mettre cul par-dessus tête les marivaudages de la bourgeoisie d'Athènes, prise dans les rets diaboliques d'une faune magique, *Le songe d'une nuit d'été* ressort ici avec une coupe carrément punk, entre Désireless (pour le look androgyne) et Indochine (version *Troisième Sexe*). Imprégné de l'air du temps, le metteur en scène transforme cette féerie boisée en exploration des identités (fluctuantes) de genre. Le masculin et le féminin y sont sans cesse inversés, brouillés, recomposés. Non seulement les marionnettes de Titania et Obéron revendiquent leur caractère transgenre, mais les autres pantins de cette farce sociale sont manipulés par des comédiens – hommes ou femmes – interchangeables. Ainsi un artiste non-binaire peut jouer Titania tandis qu'une comé-

dienne peut se mettre dans la peau du machiste Thésée ou endosser la voix de Lysandre ou de Démétrius, quand ces deux dandys poursuivent Hermia ou Helena de leurs insistantes (harcelantes ?) ardeurs. La liberté de genre se double d'une liberté sexuelle quand le quatuor amoureux, emberlificoté par les sortilèges de Puk, finit par s'adonner à une brève orgie échangiste. La compagnie prend même des libertés avec la fin de la pièce pour lui éviter de succomber au modèle patriarcal et lui réécrire une résolution plus féministe.

Saluons le travail de Loïc Nebreda qui a conçu des marionnettes (une quinzaine) à la fois terriblement humaines et complètement grotesques, jouant sur des visages sensuels en diable, mais aussi sur des pectoraux virils et poilus ou des poitrines exubérantes pour exacerber le tumulte des désirs qui guide toute la pièce. Hors normes, ces pantins électrisent un peu plus les métamorphoses de personnages qui semblent se rebeller contre les contraintes qu'on leur soumet pour revendiquer une liberté absolue dans ce qu'ils sont. La mise en scène ne recule devant aucun excès – accessoires sadomasos, costumes criards (et très fluo), panoplie des Village People, emprunts à *Grease* ou Johnny Hallyday – pour orchestrer ce bal des amours contrariés. Un parti pris qui paraîtra lourdingue à certains et génial à d'autres.

Jusqu'au 2/4 au Théâtre de Poche, Bruxelles.



Exubérantes marionnettes de Loïc Nebreda. © DEBBY TERMONIA

20010660

AUCTIONS

MonsAntic.com

Belgium

Pomme.be

VENTE PUBLIQUE

CATALOGUEE

Vente en LIVE sur Invaluable.com le dimanche Sur Drouot Digital le dimanche et lundi

DIMANCHE 20 mars et LUNDI 21 mars 2022
à partir de 13h30

Attribué à ASTER, vapeur vive

MOREAU A.

MBOKO

Exposition : du mercredi 16 mars au samedi 19 mars de 10h à 18h
Plus de 800 lots

Meubles anciens et de style, tableaux anciens et modernes, gravures, faïence, porcelaine, sculptures, objets d'art et de collection, bijoux, art africain, bandes dessinées, livres, trains, jouets ...

065 739 400

MONSANTIC Face au SHAPE - 193B, Rue Grande B-7020 MAISIERES MONS-BELGIQUE

Conditions complètes, catalogue et photos sur www.monsantic.com

20010577

flagey

jazz printemps 2022

<p>11.03.22 Toine Thys Overseas Quintet Un mélange de jazz, de musique arabe, classique et brésilienne. Album : Overseas (2021, Igloo)</p>	<p>02.04.22 Guillaume Vierset – Harvest Group Un mélange de jazz et de folk, emplis d'espace et de liberté. Album : Lightmares (2022, Igloo)</p>
<p>17.03.22 Jakob Bro, Jorge Rossy & Arve Henriksen Un trio international, intimiste et hypnotique guitare-trompette-batterie. Album : Uma Elmo (2021, ECM)</p>	<p>21.04.22 Itamar Borochoy Quartet Un trompettiste new-yorkais imprégné des traditions musicales juives sépharades. Album : Glow.</p>
<p>18.03.22 Fire in the Pet Store Inspiré de l'album « Charms of the Nightsky » de Dave Douglas. En compagnie de Mark Feldman et Philippe Thuriot.</p>	<p>26.04.22 Estiévenart, Ponsele & Il Gardellino ft. Romaniuk La rencontre du jazz et du baroque autour de compositions de Bach revisitées.</p>

tickets: www.flagey.be – T. 02 641.10.20

BNP PARIBAS FORIS, Lhoist, BELLIS, Isterie nationale, nationale loterie, Vlaanderen, Knack, LE VIF, LE SOIR, BRUZZ, B3, Le Soir, VSB1.brussels, Oostbelgien, European Union, Région wallonne, Région flamande, Région bruxelloise, Région de Bruxelles-Capitale, Région de Flandre Orientale, Région de Flandre Occidentale, Région de Wallonie, Région de Bruxelles-Capitale, Région de Flandre Occidentale, Région de Flandre Orientale, Région de Wallonie.

Des songes d'une nuit d'été déjantés qui jouent sur la confusion des genres

Scènes Jean-Michel d'Hoop signe une adaptation virevoltante de Shakespeare.

Critique Laurence Bertels

Peu importe qu'on suive ou perde le fil des amours contrariées des échangistes Lysandre, Hermia, Démétrius et Hélène à la cour d'Athènes. La nuit, c'est bien connu, tous les songes sont flous. Et si l'on n'y voit plus clair, peut-être était-ce précisément parce qu'il s'agissait d'un songe. Shakespeare le rappelle dans *Le Songe d'une nuit d'été* (*A Midsummer Night's Dream*, 1594-1595), comédie déjantée, mise en abyme du théâtre dans le théâtre, au royaume sylvestre des philtres, des fées, des métamorphoses et des illusions. Le tout sur fond de course folle du désir jusqu'à la confusion la plus totale et loin du contrôle social.

Avec ce grand classique à l'affiche, le Poche, qui ne programme jamais de textes du répertoire, rompt avec la tradition. Une entorse pour laquelle il prend des précautions oratoires en confiant la mise en scène à Jean-Michel d'Hoop, décidément doué pour se renouveler. Des *Trois Vieilles* à *L'Herbe de l'oubli* (Meilleur spectacle au Prix Maeterlinck de la critique 2018) en passant par *Gun-*



Puck, alias Simon Wauters, et en avant-plan Adrien De Biasi, le roi des fées.

factory ou *L'Errance de l'hippocampe*, le metteur en scène aborde des thématiques très différentes sous une forme toujours inattendue. Une véritable prouesse. Seule constance, ses marionnettes – une quinzaine ici – qui permettent la multiplicité des identités, et la virtuosité des comédiens – au nombre de huit et tous formidables.

Fantasmagorique

Virevoltante, foisonnante, fantasmagorique et féministe, l'adaptation du texte de Shakespeare par la C^{ie} Point Zéro s'inscrit aussi dans les

Virevoltante, foisonnante, féministe, l'adaptation de la C^{ie} Point Zéro s'inscrit aussi dans les préoccupations actuelles.

préoccupations actuelles, abordant les questions du genre et de l'identité sexuelle où les transgenres, drag-queens, SM, en short de cuir, bottillons fluo à semelles hyper-compensées ou décolletés pigeonnants, ont leur mot à dire et flèches à décocher pour mieux mélanger le féminin et masculin.

Le lutin Puck lui-même, personnage clé de l'intrigue, apparaît sous des allures inattendues dans cette version aux accents hystériques qui privilégie le deuxième, voire le troisième, degré et assume, sur fond de musiques techno s'il le faut, le parti pris des milieux interlopes et autres "rêves parties".

Baroque

Rien de décalé pour autant. Ces audaces finement jouées se mêlent à la réelle beauté de certaines scènes baroques, de décors végétaux, à la manière parfois d'Arcimboldo, sans oublier de glisser entre deux scènes le pouvoir érotique du lys, fleur malfélique respirée à l'envi. Un festival pour les yeux et les zygomatiques, pour peu qu'on entre dans ce registre humoristique.

De là à maîtriser à la sortie les tenants et aboutissants de cette habile et ironique critique des mariages arrangés...

→ Bruxelles, Théâtre de Poche, jusqu'au 2 avril. Durée: 1h40. Dès 15 ans. Infos, rés.: 02.649.17.27 – www.poche.be

Duo d'âmes solitaires aux Martyrs

Scènes "Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas": mi-austère mi-sensible.

Critique Marie Baudet

Une caravane, un arbre nu, une femme assise, une autre sortant à peine du sommeil: l'entrée en matière de *Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas* installe une espèce d'intimité – qu'accentue le rapport de proximité entre plateau et public de la petite salle – dont peu à peu on va interroger la source.

Gaby et Dom se préparent: quel qu'un doit venir devant qui il s'agira pour elles de se montrer sous leur meilleur jour. Élégantes mais aussi cohérentes, formant une unité.

Entre les mots de Magne van den

Berg (dans la traduction d'Esther Gouarné) s'esquissent les lignes de leurs parcours. Tandis qu'au fil de leur dialogue – rythmé d'injonctions, de questions rhétoriques, d'automatismes de défense – on décèle les mécanismes qui régissent leur relation.

Hors-champ

Pour interpréter ces Vladimir et Estragon au féminin (car il y a bien du Godot derrière leur attente, du Beckett dans l'économie de mots de l'autrice néerlandaise), Georges Lini met en scène Marie du Bled et Laurence Warin, jouant de leurs différences, leur singularité, leur com-

plémentarité comme actrices plutôt que de la composition de leurs personnages. En sort un véritable couple théâtral dont la dynamique nourrit la dramaturgie: hors-champ, des histoires de domination et de violences masculines subies respectivement par Gaby et Dom qui, dans le présent de leur vie volontairement recluse, perpétuent le rapport de force.



Gaby et Dom

Marie du Bled et Laurence Warin dans la scénographie et les costumes de Renata Gorka

Nature humaine

De quoi se mêle donc un "metteur en scène blanc de plus de 50 ans" di-

rigeant "deux femmes pour raconter une histoire de femmes"? Ironisant lui-même sur la situation, Georges

Lini indique avoir pour ligne, avec sa compagnie Belle de Nuit, de "parler de l'être humain en général", en dehors de toute mode ou de tout calcul.

C'est bien la nature humaine que met en perspective Magne van den Berg – d'une plume nourrie de sa propre expérience de comédienne et de mime. Bien moins métaphorique que ne le laisse supposer son titre, *Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas* cisèle par l'ordinaire dialogué – ses brèches, ses heurts, ses impasses, son tempo mi-austère, mi-sensible – les implacables rouages menant au dénouement. Une fin en forme d'ouverture à la réflexion plutôt que de conclusion.

→ Bruxelles, Martyrs, petite salle, jusqu'au 2 avril, à 20h15 (mardi et samedi à 19h, dimanche 27/3 à 15h). Durée: 1h. Infos, rés.: 02.223.32.08 – www.theatre-martyrs.be



D.R.

Un conte shakesqueerien!

Les marionnettes de Jean-Michel d'Hoop plongent *Le songe d'une nuit d'été* dans une rave party libertine.

Lysandre aime Hermia qui est obligée par le duc d'Athènes d'épouser Démétrius qu'aime Hélène que personne n'aime. Les quatre ados contrariés vont se retrouver dans la forêt des désirs où le Roi des Fées, aidé par le malicieux Puck, va multiplier les sortilèges d'amour pour rendre tout ce petit monde amoureux de la première personne qui passe dans son champ de vision! Jean-Michel d'Hoop nous offre une réjouissante relecture de cette nuit de folie pour aborder des sujets comme le genre, le consentement et le droit des filles à disposer d'elles-mêmes. Les huit comédien(ne)s qu'il dirige se partagent une quinzaine de marionnettes qui donnent à ce spectacle les couleurs de l'arc-en-ciel LGBT mais incarnent surtout le droit d'aimer en toute liberté et la nécessité de se libérer des vieux schémas paternalistes. Si la forme s'éloigne délibérément du classicisme avec lequel Shakespeare est souvent monté, sans pour autant tomber dans la caricature, on se dit que le fond n'est pas si éloigné des intentions de l'auteur. À l'heure où l'on tombe enfin le masque dans les salles de spectacle, ce *Songe d'une nuit d'été* arrive à point nommé! - E.R.

★★★ **LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ**, jusqu'au 2/4, Théâtre de Poche.
www.poch.be. Du 19 au 30/4, Studio 12, Louvain-la-Neuve. www.atjv.be



Carré de je

Festival XS

Depuis sa création, voilà un festival qui nous invite à découvrir des formes courtes, des travaux en cours d'élaboration, des étapes de travail déboucheront un jour sur une forme plus longue. Mais peut-être par c'est cela qui en fait la beauté. En une soirée, on a le sentiment d'assister à plusieurs naissances de spectacles que l'on retrouvera peut-être quelques années plus tard sous une forme "adulte". La 10^e édition du XS Festival sera hélas également la dernière. On pourra y découvrir une vingtaine de propositions, suivant un calendrier d'horaires ou en continu, qui investiront tous les espaces du Théâtre National (jusqu'au monte-charge!) et feront vibrer toutes les formes possibles de l'expression scénique: théâtre, danse, concerts, magie, cirque, installations sonores, cabaret ou lecture. - E.R.

★★★ Du 31/3 au 2/4. Théâtre National. www.theatrenational.be

the
Climate Show

BRUSSELS EXPO
 10.03 — 30.06.2022
www.theclimateshow.eu

trait et Schmazigaug par la composition aux accents abstraits voire futuristes, et ce dès 1907. Quelques raretés également chez le collectionneur allemand comme cette *Explosion*, petit tableau attribué à Manet en 1871 évoquant l'épisode tragique de la Commune.

Dans un accrochage qui propose en bleu les œuvres de l'Allemand et en jaune (hum!) celle du collectionneur nippon, une *Rise of Dawn* préraphaélite de Dante Rossetti - une figure féminine idéalisée, chez Matsukata répond chez Osthaus un *Parisiennes habillées en Algérienne* de Renoir, inspiré de Delacroix et son pinceau dansant.

Manet a les faveurs des deux amateurs, pour sa lumière (*Portrait de Faure dans le rôle d'Hamlet*, pas son meilleur, pour Osthaus par exemple, celui de Monsieur Brun chez Matsukata), contrastant avec leurs environnements respectifs : industriels, industriels et noirs de cheminées.

La porte des Enfers

A ce sujet, *La serveuse de Bock* est prêtée chichement par le musée d'Orsay, détenteur actuel du reste de la collection nipponne. Ce qui est devenu un musée et fut une gare devait au départ accueillir un musée des arts décoratifs, dont Rodin avait été chargé de réaliser la monumentale porte d'entrée.

Pour le sculpteur, épris de l'œuvre de Dante, celle des Enfers convenait à merveille : lorsque le projet échoua, l'artiste fit de chacun de 200 motifs grouillant sur la porte imaginée (une réponse à la porte du Paradis du Baptistère de Florence?) une sculpture à part entière qu'il vendit séparément en multiple : les deux collectionneurs en acquièrent chacun en nombre dont un Saint Jean Baptiste d'une virilité classique et une émouvante cariatide un chapiteau sur l'épaule.

L'expo évoque les marines de Courbet et Daubigny et l'école de Barbizon dont chacun des deux amateurs éclairés posséda un exemplaire aux ambiances très Caspar Friedrich : leur font face une œuvre aérienne et contemporaine de Chiharu Shiota qui voit deux squelettes de bateau voguer sur une mer de pétales rouges dans une installation aérienne : image d'un monde flottant.

Le symbolisme n'est donc pas absent dans la collection de Matsukata avec la figure de Maurice Denis qui signe une danse classique en 1905 et une *Vierge au baiser* néo renaissance. Millet étonne également, avec un *Printemps* d'un classicisme

que l'on ne lui connaissait pas : on lui préfère, un peu plus loin, un dessin fantastique de meules de foin qui semblent annoncer celle de Monet.

Pour revenir à Osthaus, lors de la réouverture du musée de Essen en 1963 après sa destruction durant la guerre, le premier conservateur Paul Vogt entreprit de compléter la collection : il acquies ainsi deux Monet superbes ; un *Bassin aux nymphéas* à Giverny bien sûr, et un *Portail, brouillard matinal* de la cathédrale de Rouen.

Matsukata en acquies pour sa part plus de 30 (cinq sont montrés) dont un émouvant *Neige à Argenteuil*, aux côtés de deux paysages de Courbet et Corot.

Moisson et récolte

L'expo compare notamment le fameux *La moisson* de Van Gogh peint à Saint-Rémy de Provence par Vincent un an avant sa mort et dont le faucheur symboliserait la fin à venir, issu des collections Osthaus aux côtés d'un Pissarro étonnant intitulé *La récolte* de la collection Matsukata : un mélange de Renoir, de fauvisme à la Gauguin et de pointillisme.

Un pointilliste qui a les faveurs du collectionneur allemand notamment Signac qui signe un *Port de Saint-Tropez* et une vue de *Saint-Cloud* irradiants de couleurs que l'on dirait pixelisées. Ses aquarelles et celles d'Edmond Cross sont magnifiques de contraste, tout comme cette toile pleine d'atmosphère signée van Rysselberghe, *Claire de lune à Boulogne-sur-Mer* - qui doit autant à Seurat, qu'aux peintres du silence belges et qui en 1900 semble annoncer Spilliaert.

Le fauvisme personnifié par Bonnard (*L'olivier*), Cézanne (*La carrière de Bibémus*) et bien sûr Gauguin a aussi les faveurs de Osthaus et celles de Matsukata qui acquies notamment un étonnant *Baignade à Dieppe* de jeunesse 1885 qui renvoie à son maître Boudin, loin des érotisants contes premiers à venir sous les tropiques.

Cette très belle et éloquente exposition se termine sur la confrontation entre le portrait de *Petites Bretonnes au bord de la mer* 1889 par Gauguin presque d'un expressionniste flamand, une acquisition de Matsukata, face au *Portrait d'Armand Roulin* par van Gogh de la collection Osthaus.

Finalement, plus que la mise en rapport de deux collections, il s'agit surtout du portrait de deux collectionneurs

Bernard Roisin

>>> Renoir, Monet, Gauguin : Images d'un monde flottant, jusqu'au 15 mai au Musée Folkwang d'Essen, Museumplatz 1. www.museum-folkwang.de ouvert du mardi au dimanche.

Un rêve de songe

THÉÂTRE De la fantasmagorie du «*Songe d'une nuit d'été*» de William Shakespeare, Jean-Michel d'Hoop tire une merveilleuse féerie... une illusion comique

Dans un conte merveilleux où tout est vrai tout est faux, où Athènes est légendaire, où les elfes ensorcellent, et les fées lancent des sortilèges, pourquoi ne pas se servir de la magie intemporelle de la marionnette? Celle-ci fait corps avec son manipulateur visible, ce qui renforce l'aspect faux-semblant de cette comédie de Shakespeare.

Pas qu'elle n'ait ni queue ni tête (quoique), voire celle d'un âne, puisque cette pièce raconte l'histoire d'amours contrariés réunis dans une Brocéliande enchantée, où fées et elfes, roi et reine

joue dans le verbe, la musique et des atours du clash temporel et... intemporel.

C'est tout à la fois charmant, comique, parfois un peu poussif dans les scènes de répétitions théâtrales de personnages mi-nains mi-schtroumpfs, et surtout prodigieux dans le chef des huit jeunes acteurs marionnettistes, dont la dextérité stupéfiante et la synchronicité leur permettent de faire danser leurs figurines, qu'ils échangent dans leur manipulation mais également au niveau des voix : car ils sont autant clameurs que montreurs.

De cette œuvre à double voire triple fonds, l'adaptation à double langue



Le songe d'une nuit d'été : une illusion...comique

vont s'amuser à faire battre le cœur des amants trop « humains » à contretemps, quand ce n'est pas celui de la reine des fées, victime en effet du coup de pied à... l'âne.

Mise en abîme vertigineuse de cette œuvre qui, de surcroît, montre au théâtre l'esquisse d'une représentation... théâtrale, *Le songe d'une nuit d'été* façon manipulée (les humains le sont déjà dans la pièce) par Jean-Michel d'Hoop (auteur du magnifique *L'herbe de l'oubli* avant la pandémie) dans une adaptation personnelle, à savoir moderne, drôle, musicale (de *Grease* au R'n'B), aux costumes actuels, où des bimbois croisent des damoiseaux,

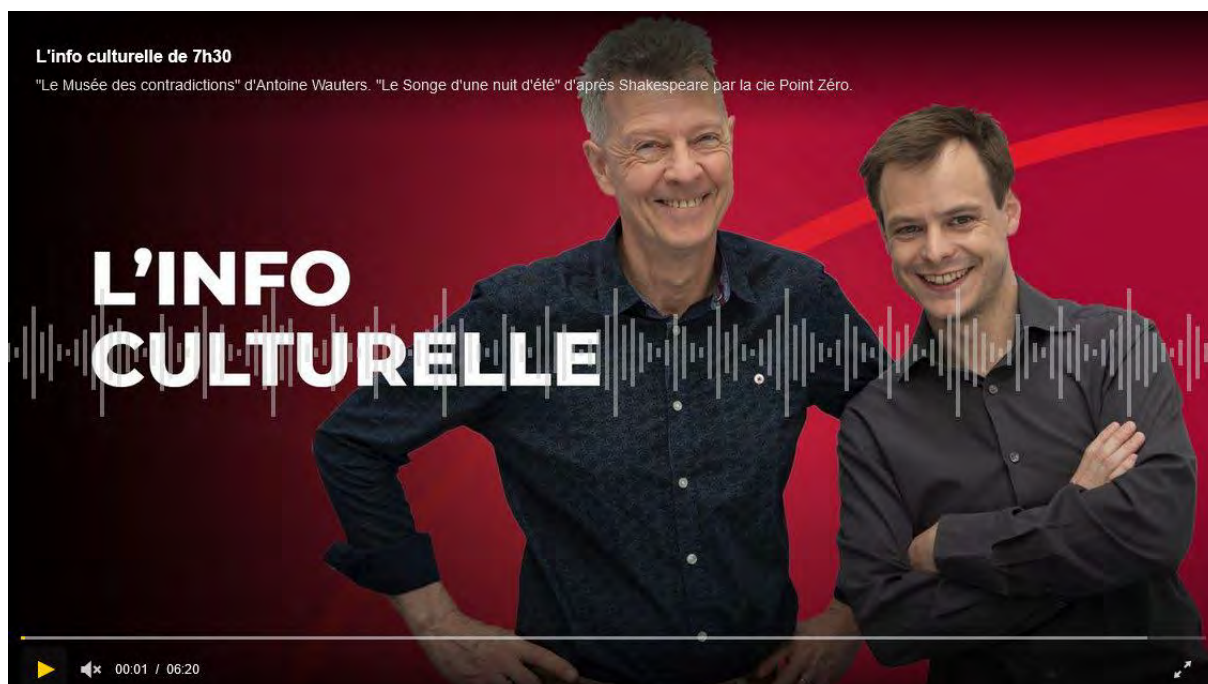
(anglais-français) et langage, et à visions multiples (celle des figurines et celle des comédiens qui les font vivre) que la compagnie Point Zéro propose, confère à ce charivari originel, cet imbroglio sentimental, ce vaudeville lubrique, bref à ce songe, une dimension de rêve. Et plutôt qu'au moment du final dissiper l'illusion, cette «merveilleuse» production... la renforce.

B.R.

>>> Le songe d'une nuit d'été, de William Shakespeare par la compagnie Point Zéro, du 19 avril 2022 au 30 avril 2022 à l'Atelier Théâtral Jean Vilar de Louvain-la-Neuve - infos : www.atjv.be et le 04 octobre 2022 à la Maison de la culture de Tournai - infos : www.maisonculturetournai.be



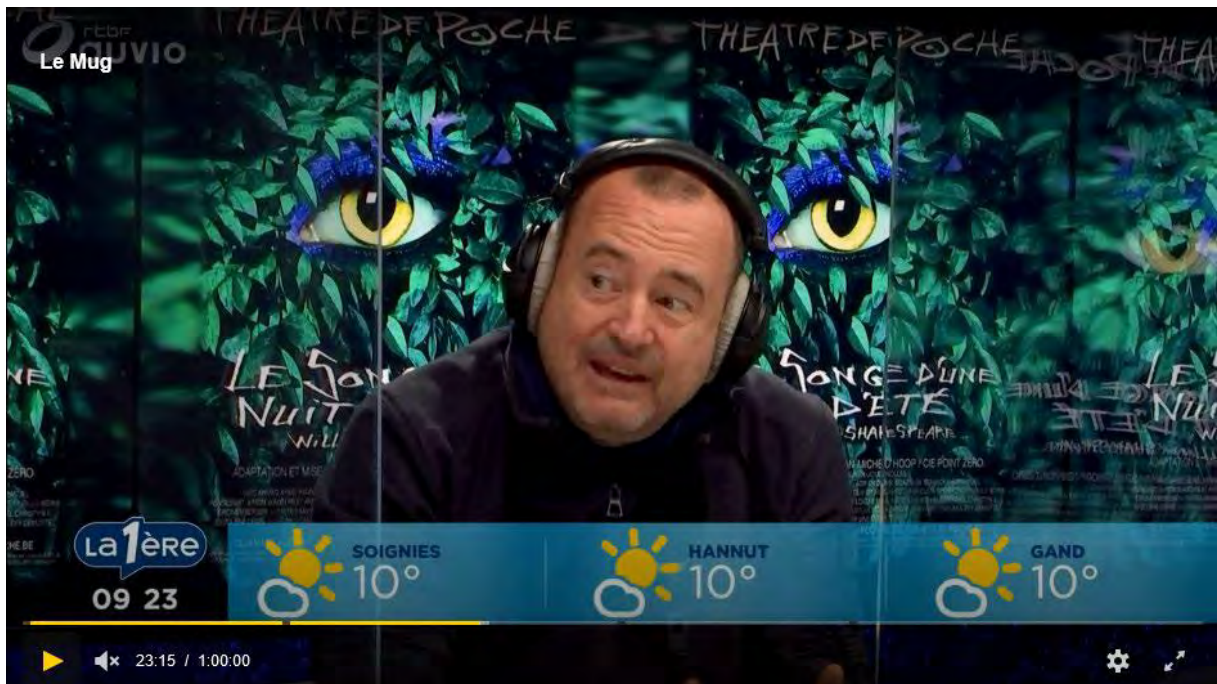
Le 14/03/2022



A écouter ici : https://www.rtf.be/auvio/detail_l-info-culturelle-de-7h30?id=2874670



Le 15/03/2022



Disponible ici : https://www.rtf.be/auvio/detail_le-mug?id=2875059

Le 18/03/2022



Disponible ici : <https://bx1.be/emission/lcr-emmanuel-hennebert-et-jean-michel-dhoop/?theme=classic>

Marionnettes et manipulations

par Karolina Svobodova



©Debby Termonia

Parce que *Le Songe d'une nuit d'été* est actuellement joué avec une quinzaine de marionnettes au Théâtre de Poche, nous publions un entretien réalisé avec Jean-Michel D'Hoop en amont de la création.

Tu es comédien de formation, comment s'est faite la rencontre avec la marionnette?

Avec la compagnie Point Zero, on a toujours été dans une recherche plastique. On travaillait avec Natacha Belova comme costumière et on faisait des essais sur des costumes qui allaient vers le masque: c'était des costumes en latex qui déformaient le corps et c'est tout naturellement qu'on allait un peu vers tout ce qui est mannequin, masque... J'avais déjà utilisé pas mal de masques et j'avais envie de travailler sur le thème de l'identité. Je cherchais un auteur. Comme j'avais déjà monté un texte d'Alejandro Jodorowsky (Opéra Panique en 2004) et qu'on s'était vraiment bien entendu, je me suis dit: pourquoi ne pas lui proposer.

Il y avait à l'époque une pièce, un embryon de pièce, dix pages... C'était quelques scènes jetées comme ça sur le papier, à l'époque elles étaient encore en espagnol. Et ça m'a plu, ça s'appelait *L'école des ventriloques*. On a foncé dans l'aventure.

C'est une pièce qui se passait dans une école de ventriloques, de marionnettes... Il nous a donc poussé dans la marionnette, on a été obligés de s'y mettre et heureusement... c'est le début d'une très belle et très longue aventure! Depuis lors, elles ne m'ont plus quitté, quand j'essaye de m'en débarrasser, elles reviennent toujours par un autre côté, tu fermes la porte et elles rentrent par les fenêtres...

Ça, c'est le chemin. On reste une compagnie de théâtre qui utilise des marionnettes et c'est vraiment cette relation entre l'acteur et les marionnettes qui nous intéresse.

Comment se déroule le processus de création, comment se tissent les relations entre acteurs, textes et marionnettes?

On travaille par laboratoire. On a la chance d'avoir un lieu qui appartient à la compagnie, ça permet d'avoir pas mal de laboratoires de recherche et on essaie de trouver pourquoi elles seraient pertinentes ou pas, on essaie de voir ce que dramaturgiquement la marionnette peut apporter. Pour L'herbe de l'oubli par exemple, on savait qu'on voulait de la marionnette, on savait qu'on voulait travailler sur Tchernobyl, on a été faire les interviews... Mais on trouvait que ça n'allait pas de faire dire les textes par les marionnettes, c'était presque insultant par rapport aux personnes qui témoignent, d'autant que les marionnettes étaient assez chargées esthétiquement, elles sont assez lourdes, elles n'inspirent pas la joie de vivre. On s'est dit que les marionnettes pouvaient être comme une matérialisation des radiations elles-mêmes; c'est notre interprétation. Le propre de la radiation est inodore, impalpable et pourtant elle est présente et donc on est parfois dans des paysages merveilleux, on est bien accueillis, il y a des tables magnifiques et pourtant les radiations sont là... et les marionnettes permettaient de faire exister ça sur le plateau.

On n'hésite pas à jeter les marionnettes si ça ne fonctionne pas, si on n'en trouve pas la pertinence, on essaie qu'elles ne soient pas gratuites, esthétisantes, c'est une recherche, il n'y a rien de gagné.



Le Songe d'une nuit d'été ©Debby Termonia

Quand et comment se déroule la conception de la marionnette au sein du processus de création?

En général, on décide avant. Il y a un aspect recherche de la

marionnette qui nous intéresse, les possibilités sont tellement grandes, tellement larges, ça se décide toujours en amont. Là, par exemple, je vais monter *Le songe d'une nuit d'été* avec plein de marionnettes, une vingtaine, pour le Théâtre de Poche. On a fait une fiche d'identité pour chaque marionnette et on va avoir toutes les marionnettes avant de commencer.

Le travail d'invention et de conception dépend donc de chaque spectacle mais aussi des gens avec lesquels on va travailler. Avec Natacha Belova, on avait un contact très régulier et très nourri sur le plan de la recherche, de la dramaturgie, on se voyait sans arrêt. Sur les deux derniers spectacles, avec Ségolène Denis qui ne vient pas du théâtre, on s'est moins vu, on travaillait davantage sur le plateau. Et là, avec le nouveau spectacle, on collabore avec Loïc Nebreda. C'est à nouveau quelqu'un qui vient du théâtre, il y a beaucoup de discussions et on cible beaucoup plus en amont.

On a fait une banque de données des marionnettes. Sur cette base, Loïc Nebreda va faire des dessins et, si on est d'accord, il va faire les moules, en accord aussi évidemment avec la costumière. On va ensuite commencer les répétitions avec les marionnettes; il y a toujours des allers-retours, des adaptations, c'est obligé étant donné que la somme de marionnettes est tellement énorme...

C'est la première fois que tu adaptes un grand classique?

J'avais fait un autre Shakespeare, c'était *La Tempête*. Je me suis un peu planté, je crois que j'ai été trop poli avec Shakespeare... J'avais eu la chance de rencontrer André Marcovicz qui est traducteur de Shakespeare et de Dostoïevski principalement et qui est d'une richesse incroyable. Il est venu travailler avec nous pendant une semaine et il nous a tellement donné l'amour de Shakespeare en nous montrant que chaque virgule, chaque mot était tellement réfléchi, tellement beau, que je n'ai pas osé trahir Shakespeare... Je pense finalement que ça ne convenait pas à la marionnette. La marionnette s'épuise rapidement sur les longs monologues, ça ne marche pas toujours. Ça marche vraiment bien dans l'action mais sur de longs monologues ce n'est pas gagné. Il y avait de belles choses mais le spectacle n'a pas été là où il aurait pu aller.... Pour *Le Songe*, c'est moi qui me charge de l'adaptation de Shakespeare et je me permettrai de faire sans arrêt des allers-retours avec les acteurs et le plateau, on amènera beaucoup de nous là-dedans.

Pourquoi monter ce texte-ci en particulier?

C'est un texte que je travaille beaucoup à l'IAD (L'Institut des arts de diffusion) avec les étudiant-es. Il est assez jouissif, il y a tout l'aspect féérique pour lequel on peut imaginer aisément des choses pour les marionnettes... Mais ce n'est pas finalement



tellement ça qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse c'est plutôt sur le traitement des amoureux: la marionnette me permettrait de raconter en même temps l'histoire des manipulateurs et des marionnettes, on pourrait inverser les genres, se dire par exemple qu'il y a un homme qui manipule un personnage féminin et, de l'autre côté, c'est la même chose... On peut alors parler d'homosexualité, de pansexualité, et tout cela sans dire un seul mot! La marionnette m'intéresse dramaturgiquement à cet endroit-là: elle offre le moyen, tout en restant ludique et en amenant beaucoup de fantaisie, de parler d'aujourd'hui, de la libération autour des genres et ce de manière festive.

Le Songe d'une nuit d'été ©Debby Termonia



[ACCUEIL](#) > [SCÈNES](#) > [THÉÂTRE](#) > [Le songe d'une nuit d'été au Poche jusqu'au 2 avril](#)

Le songe d'une nuit d'été au Poche jusqu'au 2 avril

🕒 13 mars 2022 👤 Sara Cernero 📁 Théâtre 💬 0



© Debby Termonia

En voilà un songe particulier... Imaginez un décor composé de fenêtres et de portes transparentes puis opaques. Des personnages passant et venant de droite à gauche, tantôt grimés, tantôt dissimulés par d'impressionnantes marionnettes. Tout y est étrange, mystérieux, comme dans une forêt enchantée peuplée de créatures imaginaires. Fées, farfadets, lutins et deux couples d'amoureux à la cour d'Athènes s'empêtrent dans un vaudeville cocasse. C'est là la base de ce classique de William Shakespeare. Mais voilà qu'au Poche, Jean-Michel d'Hoop à la mise en scène et la compagnie Point Zéro, on nous propose autre chose, de plus inattendu... et réjouissant !

Fées transgenres, Titania ressemblant à la chanteuse Cher juchée sur des talons plateforme vert fluo de 10 cm, Puk porte des bas résille, le Duc Thésée a des menottes SM, la forêt vibre d'un son électrique, de chansons, de danse. Le tout bercé par les répliques de l'œuvre originale en se permettant néanmoins de paraphraser *You're the one that I want* de Grease. A priori, vous allez évidemment penser que tous ces éléments sont difficilement conciliables. Et pourtant, c'est là tout le génie et le talent de cette pièce, elle a été ciselée au couteau avec une précision et un travail de chorégraphie impressionnant.

Huit comédien(ne)s sur scène qui vont faire vivre une quinzaine de marionnettes géantes dans un ballet discontinu et frénétique. Ils sont percutants de justesse malgré le fait qu'ils soient très souvent dissimulés derrière leurs imposants personnages. Plus le rythme augmente et plus nous percevons qu'ils s'échangent leurs rôles en gardant une intentionnalité parfaite. Il y a de la générosité dans le travail de ces acteurs, un don de soi perceptible et une joie immense de nous le partager. Il y a beaucoup de rires dans la salle, presque une euphorie. Comme ci, nous avons à notre tour, humé un peu de cette fleur étrange qui enivre les sens des protagonistes de la pièce.

Ce *songe d'une nuit d'été* est une pépite psychédélique qui nous entraîne dans un tourbillon d'étonnement et de ravissement presque infantile. On est impressionné, captivé, hilare devant l'audace, la pertinence de ce mélange des genres. On est surpris que tous ces éléments fonctionnent avec une harmonie qui nous touche par sa poésie. Tout se mélange pour évidemment mettre en avant l'infini des possibles, des combinaisons de genre, de sexe, d'amour. Agrémenté par l'élégance shakespearienne qui nous soumet dans un mot de fin cette ravissante invitation : « *Si nous, les ombres que nous sommes, vous avons un peu outragé. Dites-vous pour tout arranger que vous venez de faire un somme avec des rêves partagés.* »

Il est des songes qui vous laissent un goût nostalgique au réveil, un sentiment de trop peu ou d'encore. Ce *songe d'une nuit d'été* nous laissera définitivement le souvenir d'un moment unique et ravissant. Il se dégage de cette œuvre un sentiment joyeux, léger, réjouissant, inspirant. Elle a été construite avec tant d'égards et d'intelligence pour le spectateur qu'elle nous embarque dans un voyage étrange duquel il est difficile de vouloir en sortir.

'Le Songe d'une Nuit d'été' comme vous ne l'avez jamais vu, au Théâtre de Poche



il y a 5 heures • ⌚ 4 min

Par RTBF La Première

Le mug



La Première

Culture & Musique

SHAKESPEARE

MARIONNETTES

THEATRE

JEAN-MICHEL D'HOOP

Le Songe d'une Nuit d'été, de William Shakespeare, transposé dans un vaudeville féerique mené par des marionnettes géantes, qui explorent la fluidité des genres, le sentiment amoureux, le désir, à partir d'un texte qui a plus de 400 ans. C'est le pari audacieux relevé par la compagnie Point Zéro. Explications avec le metteur en scène Jean-Michel d'Hoop, qui en est le fondateur.

Un spectacle à découvrir au Théâtre de Poche jusqu'au 2 avril 2022

Pour la première fois de son histoire – entamée en 1951-, le Théâtre de Poche propose un classique. Du Shakespeare. Mais à sa façon. *Le Songe* va rassembler une quinzaine de marionnettes géantes autour de 8 comédiens.

Un classique, pourquoi ?

Jean-Michel d'Hoop a décidé d'adapter **Le Songe d'une nuit d'été** avec des thématiques actuelles. Ce texte d'il y a 400 ans peut-il encore raconter des choses sur la société d'aujourd'hui ?

"Je pense que Shakespeare reste universel. On sent tellement de plaisir de jeu, c'est tellement une matière d'acteurs. Après, ça parle d'amour. C'est une sorte de vaudeville. La marionnette permet aussi justement d'explorer toute cette fluidité de genres, de parler de l'amour aujourd'hui, c'est un chassé-croisé amoureux. On est dans une forêt magique aussi, donc qui dit forêt magique, forêt shakespearienne, dit toute licence. C'est un endroit où tout devient permis, où il n'y a plus de frontières."

L'adaptation déconstruit les stéréotypes de genre, avec des fées trans, des genres non binaires...

Dans l'oeuvre de Shakespeare, *"il y avait déjà cela par la force des choses, puisqu'il n'y avait que des hommes qui étaient censés jouer. Donc déjà, les hommes jouaient des rôles féminins. Donc il y avait certainement toutes ces ambiguïtés-là qui pouvaient être présentes à l'époque."*

"Une palette de jeu comique incroyable"

L'histoire se déroule en Grèce.

Les protagonistes sont des ados, amoureux. Et quand on est amoureux pour la première fois, tout est possible, explique la comédienne et, à cette occasion, marionnettiste **Amber Kemp**, qui interprète Lysandre, l'amoureux transi.

"En tant que comédienne, de pouvoir revivre ça, mais du côté masculin, c'est incroyable. Parce qu'il y a quand même des choses différentes dans les rapports de force entre les hommes et les femmes. Ils sont amoureux, bêtement amoureux, et ça offre une palette de jeu comique incroyable, mais c'est très touchant aussi, parce que c'est très innocent comme premiers amours."

Le bazar !

On part alors dans un vaudeville féerique et ça devient le bazar, notamment avec une chorégraphie inspirée d'un mélange de codes SM, new wave, queer, gothique,...

*"On pourrait plutôt dire le bordel, sourit **Jean-Michel d'Hoop**. On a voulu explorer cette folie amoureuse, ça devient une sorte de carrousel, de cercle vicieux. Ils sont dépassés eux-mêmes par leurs pulsions. Qu'est-ce qui se passe si on entre dans cette forêt magique et qu'on est adolescent, plein de sève, et de sentiments sans doute aussi ? Tout devient possible. On a voulu le montrer par opposition à cette cour d'Athènes, très machiste, un univers patriarcal [...]"*

Il faut quand même dire qu'on parle de marionnettes aussi, il ne faut pas l'oublier, précise-t-il. Donc tout ça est mis en abîme, ça reste très ludique, c'est un jeu, on est toujours dans des jeux de rôles.

"Cela m'a semblé intéressant d'aborder ce monde-là, car il y a quelque chose de fantasque dans ce monde queer, dans ce monde de drags. Qu'est-ce qui se passerait si les marionnettes allaient vers ce monde-là ?"



Un travail d'acteur exigeant

Amber Kemp n'a pas trouvé la langue difficile, d'autant plus que les comédiens ont pu mettre beaucoup d'eux-mêmes et la faire évoluer.

"C'était très ludique de mélanger la traduction avec ce qui nous venait, avec les mots du quotidien. [...] Je pense que Shakespeare n'aurait aucun problème avec ça, parce que c'est aussi une langue qui était très familière, il y avait plusieurs niveaux de langue dans son écriture."

Elle a dû apprendre à joindre le travail très physique et exigeant de manipulation de la marionnette à son jeu d'actrice. *"C'est un peu magique, ce parcours."*

C'est une technique qu'il faut acquérir pour, après, s'en libérer, souligne **Jean-Michel d'Hoop**.

Dans l'univers fascinant des marionnettes

Ce n'est pas la première fois que **Jean-Michel d'Hoop** utilise les marionnettes dans ses spectacles, comme dans *L'errance de l'hippocampe*, *L'Herbe de l'oubli...*

"Quand cela fonctionne, peu importe le registre, on touche à quelque chose de sacré, à ce miracle de la vie, à mettre en mouvement quelque chose, à donner un simulacre de la vie. Ça interroge notre condition. A la base, on sait qu'on finira inerte comme ce corps de marionnette. [...] Je pense qu'on a presque tous ce désir de voir ce miracle se produire devant nous en instantané."

La marionnette permet aussi de raconter deux histoires en même temps, sans qu'on ait besoin de mots. On a à la fois le trajet du personnage marionnette et en même temps le trajet des personnes qui les manipulent. Et c'est assez troublant.

La conception des marionnettes a demandé un gros travail de 6 mois à Loïc Nebreda, ainsi qu'à Camille Collin aux costumes. L'équipe a travaillé à partir d'une fiche d'identité par marionnette, inspirée par des personnalités iconiques, comme le chanteur Prince pour le roi

des fées, Madonna pour la reine des fées, et par de multiples autres sources, comme la série Sex Education.

Ce n'est évidemment pas de la marionnette pour enfants, précise **Jean-Michel d'Hoop**, mais ça marche à partir de 13 ans sans problème.

Il y a quelque chose d'un bonheur jouissif, il n'y a rien de pervers, il n'y a rien de lourd, ça reste du plaisir de jeu. On sent que ce sont des acteurs et des actrices qui ont créé ça, c'est une matière de troupe !

SCÈNE - THÉÂTRE

"Le Songe d'une nuit d'été", une comédie shakespearienne déjantée et atypique au Théâtre de Poche



il y a 5 heures - mise à jour il y a 5 heures • ⌚ 2 min

Par Ségolène Misselyn

Scène - Théâtre

Scène - Accueil

A vous de voir

Culture & Musique

Accueil

THEATRE DE POCHE

WILLIAM SHAKESPEARE

COMEDIE

COMPAGNIE POINT ZERO

Avec *Le Songe d'une nuit d'été*, le Théâtre de Poche vous propose une promenade hypnotique dans les forêts shakespeariennes en compagnie de marionnettes décomplexées. Semblable à un rêve fantasmagorique dans lequel se mêlent différents univers, cette comédie mise en scène par Jean – Michel d'Hoop et jouée par la compagnie Point Zéro offre une interprétation moderne et déjantée d'un texte datant de plus de quatre siècles.

L'histoire nous plonge en Grèce antique au cœur d'un différend sentimental. **Lysandre** et **Hermia** décident de fuir Athènes pour s'aimer librement car le père d'Hermia souhaite la marier à **Démétrius** qu'elle n'aime pas. Amoureux d'Hermia, Démétrius part à leur recherche mais celui-ci est suivi à son tour par

Hélène qui l'aime passionnément. S'ensuit alors un véritable **chassé-croisé** dans les profondeurs d'un bois enivrant. **Farfadets, fées transgenres, et fleurs au pouvoir magique** accompagnent cette **épopée amoureuse** qui nous rappelle l'intensité des premiers sentiments amoureux.



"Le Songe d'une nuit d'été" est une comédie mise en scène par Jean – Michel d'Hoop et jouée par la compagnie Point Zéro. Debby Termonia

La jalousie, la haine, la séduction, la peur de l'abandon, le désir, la quête de l'âme sœur, les fantasmes... Autant de thématiques abordées dans un spectacle haut en couleurs et fort en rebondissements. Si le public ne cesse de rire, il appréciera également cette comédie pour sa mise en scène qui réussit largement le pari d'immerger les spectateurs dans un **univers décalé** qui nous extirpe de la morosité actuelle.

Avec beaucoup d'imagination et de créativité, *Le Songe d'une nuit d'été* explore aussi des sujets plus contemporains tels que la **question du genre et de l'identité sexuelle**. Grâce à un jeu de marionnettes fabuleusement maîtrisé, les personnages de la pièce ne cessent de passer d'une main à une autre pour révéler plusieurs facettes de leur personnalité et ainsi faire place à un **mélange explosif de féminité et de masculinité**.



Mêlant les références aux univers de la pop, du rock, du gothique ou encore des contes de notre enfance, cette pièce ne cesse de surprendre ses spectateurs. Bien que les limites ne semblent pratiquement plus exister sur scène, le public appréciera la **précision et le professionnalisme du jeu des comédiens qui se confondent parfaitement avec les marionnettes**. En quelques mots, *Le Songe d'une nuit d'été* est une réussite à tous les niveaux.

Le Songe d'une nuit d'été se joue au **Théâtre de Poche jusqu'au 2 avril 2022**. La pièce dure 1h40 et l'âge requis est de minimum 15 ans.

Le rire libérateur de Shakespeare au Poche

A fantaisie, fantaisie et plus

Par ces temps sombres de défis surhumains que déchaîne la furie de la guerre, il est conseillé d'aller au théâtre, plus que jamais, pour voir d'autres déchaînements, mais jubilatoires ceux-là, et qui, le temps de la représentation, ramènent au plus poétique, au plus cocasse de notre humanité. Qui nous raccordent à nos pulsions de vie, loin des vibrations de nos téléphones, loin de la poix bleue de nos écrans. Adieu alertes et notifications, Adieu « push », voici Puck l'espiègle et ses manipulations dans la forêt, lieu de toutes les licences et sortilèges.

A fantaisie, fantaisie et demie. Le songe d'une nuit d'été (1595) est sans doute la plus libre, la plus débridée de toutes les comédies de Shakespeare. Jean-Michel D'Hoop (Cie point Zéro) relève le défi de la fantaisie créatrice, d'un imaginaire on ne peut plus ludique qu'il déploie avec une aisance souveraine grâce à un texte élagué et rafraîchi, grâce au jeu bluffant de huit comédiens au service d'une quinzaine de marionnettes géantes.

« Rien n'est vrai, rien n'est faux, tout est songe ou mensonge ». Le songe d'une nuit d'été met en jeu les élans du désir et de l'amour s'opposant à la noblesse de cour, ses conventions moroses et ses mariages arrangés. Cette « comédie féerique » célèbre tout autant le bonheur et la folie du théâtre.

On en prend plein la vue et les oreilles dès la toute première scène, une manière de castelet où un roi et une reine aussi petits que censément puissants annoncent leur mariage d'ici quatre jours. Plein la vue avec les marionnettes conçues par Loïc Nebreda et son équipe (6 mois de travail). Elles ont des traits humains, avec de gracieuses disgrâces qui en soulignent le ridicule, la vanité et la fragilité. Chacun des personnages, le roi et la reine, les deux couples du chassé-croisé amoureux d'Hermia et Lysandre, d'Helena qui poursuit Demetrius le volage censé épouser Hermia... Et dans la forêt, on rencontrera encore le couple queer de Titania la reine des fées et d'Obéron qui cherche à regagner son amour grâce au nectar d'une fleur magique. Chacun des personnages a son faciès qui fait souvent penser à des personnages contemporains, Prince, Madonna ou d'autres encore, à votre guise. Les costumes de Camille Collin et Cinzia Derom pour leur confection sont d'une inventivité renversante. Le bonheur est dans l'imagination, mais aussi et surtout dans ce corps-à-corps de la marionnette et son manipulateur. Toute la magie du théâtre est là, à suivre à la fois l'expression et les gestes des marionnettes, et, légèrement en retrait mais bien visibles, l'action des manipulateurs. Et puisqu'il y a, en bonus, du théâtre dans le théâtre, une troupe d'artisans balourds qui se constitue pour offrir un spectacle au couple royal, chaque comédien ne manipule plusieurs marionnettes.

Ce joyeux chaos organisé, avec ses courses-poursuites, ses intermèdes, passe facilement. Grâce à l'adaptation de Jean-Michel D'Hoop, on s'y perd moins que dans

la pièce originelle. Car les voix, contrefaites font repère, tirant vers le théâtre grotesque ou burlesque

C'est fou, débridé et tendre à la fois, sur les musiques techno de Boris Groenemberger, avec en filigrane une réflexion sur les questions du genre. Les rôles attribués, le père qui négocie son bien le plus précieux, l'hymen de sa fille, explosent et pètent joyeusement, comme les coutures de costumes devenus trop étroits. Les femmes s'attirent et s'allient.

Et l'on sort de cette forêt-là, qui bat splendidement les cartes d'une Athènes antique, de la cour élisabéthaine et d'un univers de gay pride, comme réparée - provisoirement - par le haut savoir-faire théâtral de Jean-Michel D'Hoop. Car derrière la profusion du jeu et des images scéniques, derrière le rythme trépidant des changements de scène et de costumes imposés à la troupe, tout a été pensé et maîtrisé. Avec une belle humeur inventive pour jouer et se jouer des codes. Ce qui ramène au plus proche de l'humour et de la poésie shakespeariens. On souhaite à ce spectacle des foules de jeunes spectateurs. Iels ne seront pas déçu.es, embarqué.es dans cette caravane libertaire par l'elfe Puck en short de cuir et crinière blonde.

Au Théâtre de Poche, jusqu' au 2 avril. Avec Ahmed Ayed, Yannick Duret, Héloïse Meire, Simon Wauters, Adrien De Biasi, Soazig De Staercke, Emmanuël Hennebert, Amber Kemp. Photos Debby Termonia

Françoise Nice

Critique scènes: Show le désir!

[Nicolas Naizy](#)

Journaliste

Le metteur en scène Jean-Michel d'Hoop signe une originale pétillante lecture du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare. Son art de la marionnette grandeur nature fait une fois de plus mouche.



Le Songe d'une nuit d'été, de Jean-Michel d'Hoop

Pièce sur le désir et la rébellion adolescente, *Le Songe d'une nuit d'été* a finalement

été peu joué ces dernières années sur nos scènes. Historique, le Théâtre de Poche accueille sur son plateau pour la première fois un classique -ce classique!- du théâtre mondial. C'est le metteur en scène Jean-Michel d'Hoop (compagnie Point Zéro) qui se charge d'en fournir une version remaniée mais certainement pas dénaturée. Sa parfaite maîtrise de la marionnette démontre ici encore toutes les potentialités d'un art pouvant à la fois apporter merveilleux et distance au propos.

La fable raconte toujours la course folle de quatre jeunes gens qui ne se satisfont pas de l'avenir sentimental qui leur est promis par leurs parents et la royauté. S'égarant dans une forêt mystérieuse pour échapper à leur destinée, ils deviendront les jouets d'elfes, de fées et de lutins qui vont s'amuser à manipuler les inclinations des quatre jeunes gens.

Des marionnettes, disions-nous. Tous les personnages le sont en effet. Des *puppets* à taille humaine animées par des comédiennes et comédiens formidablement initiés à la manipulation de ces doubles de jeu. L'illusion fonctionne à merveille, actionnant toutefois un paradoxe: autant on croit instantanément aux personnages, effaçant les marionnettistes de notre vision absorbée de spectateur, autant l'exécution nous rappelle à quelques reprises que ce ne sont là que des personnages. Acteurs et actrices s'échangent les protagonistes par un subtil chassé-croisé où le genre se fait jouet.



Le Songe d'une nuit d'été, de Jean-Michel d'Hoop © Debby Termonia

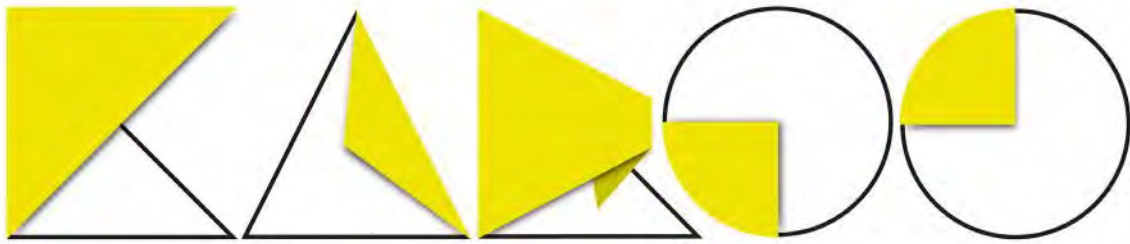
Une comédie engagée

Comme un jeu sur le langage, la partition conserve le digest du texte shakespearien, du vieil anglais à un français contemporain. Hégée aux airs de Raymond Devos brusseleir et ronchon et le couple royal des humains, petit par sa taille, grand par son pouvoir, apportent le comique. Mais le must revient au roi Obéron et à la reine Titania. Régnant sur le monde des fées, ils sont ici personnifiés par des marionnettes qui rappellent le glam rock à la Bowie et l'élégance exubérante d'une Drag Race de Ru Paul. Tous deux hauts perchés sur des chaussures à plateformes, leur look leur confère un charme électrique, faisant du duo

les stars du show.

Sous ses allures de fête sur une partition musicale de Boris Gronemberger (musicien et producteur prolifique), ce *Songe* met sa rêverie au service de la célébration des désirs, de tous les désirs. Les choix artistiques soulèvent subtilement les questions contemporaines de genre et de discrimination et viennent bousculer les cadres rigides du couple et de l'amour. Une reine Hippolyta qui acquiesce aux idées de son Thésée de mari, mais qui n'en pense pas moins, une jeune Héléna bien moins cruche qu'on pourrait le croire, et une reine Titania prête à assouvir tous ses fantasmes. La comédie romantique se fait ici politique.

Le Songe d'une nuit d'été, de Jean-Michel d'Hoop, d'après William Shakespeare, jusqu'au 2 avril au Théâtre de Poche, Bruxelles. www.poche.be



Songe d'une nuit d'été sous acide



Pour la première fois dans l'histoire du théâtre de Poche, on y retrouve une adaptation d'œuvre classique. Encore que cette version survoltée du *Songe d'une nuit d'été* par la Compagnie Point Zéro diffère largement de ce à quoi « classique » peut faire référence, exacerbant le côté déluré de la pièce shakespearienne dans un spectacle de marionnettes aux allures de *rave party*.

*Seigneurs, ne blâmez point
Ce faible et vain sujet,
Et ne le prenez que pour un songe :
Si vous faites grâce, nous corrigerons. (Acte V, scène 1)*

La pièce se passe dans l'antique Athènes : alors qu'on prépare les noces d'Egée et d'Hippolyte, un drame amoureux a lieu. Hermia aime Lysandre, mais son père veut la marier à Démétrius, lui-même aimé d'Hélène. Hermia et Lysandre s'enfuient dans un bois voisin ; Démétrius suit Hermia, Hélène suit Démétrius. Mais la nuit va révéler quelques surprises : les fées qui peuplent le bois décident de s'amuser un peu avec les humains, créant et défaisant des relations, lâchant la bride à des expériences et des désirs refoulés. Le *Songe d'une nuit d'été* met en scène une frontière fluctuante entre rêve et réalité, entre ce qui est permis et interdit. C'est une pièce étrange, dont il est difficile de faire quelque chose de réellement nouveau.



photo de Debby Termonia

Il faut assurément une certaine audace pour adapter un classique du théâtre comme Shakespeare. Le parti pris de l'amener dans un univers complètement différent relève même du culot... et c'est bien de culot dont il est question dans

cette version du *Songe d'une nuit d'été* de Jean-Michel D'Hoop et de la Compagnie Point Zéro. Même si l'affiche laisse encore planer le doute sur la possibilité d'un univers féérique dans des bois enchantés, la présentation de la pièce affirme son originalité de but en blanc : des marionnettes géantes, un mélange des genres, une comédie mettant en scène les fantasmes les plus inavouables. Cherchez un peu plus loin, vous verrez sur quelques photos promotionnelles un Puck en bas résille, une Titania en *drag-queen*, robe et talons à plateforme vert fluo, et des fées habillées de cuir et de latex.

Cette adaptation n'a rien de conventionnel, ce qui ferait probablement grimacer quelques puristes ; d'autant plus parce qu'on le transpose à un univers *underground* et festif bien loin du théâtre consacré. Pourtant, le texte Shakespearien n'en est pas absent, au contraire, puisqu'il fait régulièrement irruption dans les dialogues – souvent quand on ne l'attend plus – occasionnant des ruptures dans le rythme... mais cela ne fait qu'exacerber l'aspect décalé de la modernisation, en rappelant sans cesse les attentes que la pièce est censée susciter chez le public.



photo de Debby Termonia

Mais pourquoi moderniser une œuvre à laquelle on confère bien volontiers un caractère de perfection, que ce soit en termes de langue ou de symbolique – perfection en soi indéniable ? On en revient à des interrogations fondamentales à la question de l'adaptation, particulièrement quand il s'agit d'œuvres classiques. Est-il pertinent de reproduire une création au plus proche de sa production originale d'époque, ou est-il plus important de la transposer en l'adaptant à un public, à des codes culturels et artistiques qui ont radicalement changé depuis... au risque de prendre des libertés, « dénaturant » d'une certaine façon l'original ? Déclamer du Shakespeare tel quel, c'est risquer d'enfermer une pièce dans un élitisme absent de la version d'origine –

rappelons que le théâtre, au XVII^e siècle, regroupait toutes les classes sociales – mais aussi de figer une certaine compréhension du texte.

Et dans le cas de *Songe d'une nuit d'été*, c'est là que le bât blesse. Car cette comédie... est une comédie, et forcément, elle n'est pas très sérieuse. C'est « un genre de vaudeville féérique » où des jeunes gens se trouvent soumis aux jeux fous et un peu pervers de créatures païennes, ainsi transportés dans un espace où tous les fantasmes deviennent permis.

D'une certaine façon, le processus de canonification d'un auteur rend automatiquement l'œuvre, dans l'imaginaire collectif, non seulement sérieuse, mais également intouchable. Paradoxalement, ces œuvres sont omniprésentes dans la pop culture ; du cinéma le plus populaire à la chanson, en passant par la bande dessinée et le cinéma d'animation, les pièces de Shakespeare notamment semblent faire office de canevas autour duquel chacun-e peut broder pour en faire sa propre version. Ces œuvres appartiennent à tout le monde, et ça tombe bien, car Shakespeare lui-même reprenait allègrement des textes le précédant pour les adapter à sa sauce. On en voit d'ailleurs un exemple dans le *Songe d'une nuit d'été*, où une troupe de comédiens (supposés, paraît-il, singer originellement une troupe adverse à celle de Shakespeare) joue Pyrame et Thisbé, une des *Métamorphoses* d'Ovide qui inspira *Roméo et Juliette*.

Plutôt que de mettre en avant les différences entre une œuvre de référence et sa version modernisée, il est plus intéressant de se demander quelle est l'intention, l'atmosphère que l'auteur-riche a tenté de mettre en place, et de quelle façon celle-ci peut être transposée en tenant compte des codes culturels de son propre temps. Pour ces raisons, [la version aux limites du grotesque de la Compagnie Point Zéro est particulièrement convaincante](#). Cela étant, les choix posés par Jean-Michel D'Hoop en termes de mise en scène dépassent largement la simple envie de secouer un classique un peu défraîchi. Au contraire, ses transgressions manipulent avec beaucoup d'intelligence les codes du théâtre shakespearien pour nous offrir une comédie vibrante, clownesque, déstabilisante mais également pleine de poésie.



photo de Debby Termonia

La pièce est censée se dérouler à Athènes, et l'on découvre nos personnages principaux dans un décor assez sobre, composé principalement d'un ensemble de vitres teintées dissimulant l'arrière-scène – tout ce que l'on voit

derrière prend une apparence d'ombres. Les premières interactions entre les personnages posent les bases de l'intrigue et des liens entre les protagonistes. C'est drôle, un peu lourd,

cocasse, mais relativement prévisible... jusqu'à ce qu'Hermia et Lysandre s'endorment dans les bois, permettant l'entrée en scène de Puck, en lutin androgyne, et d'un Obéron, roi des fées en drag, tous deux dansant sur de la musique électro. Quoi de mieux pour illustrer la catharsis la plus totale, la désinhibition qu'exprime le *Songe d'une nuit d'été* qu'une *rave party* ? Quoi de plus juste dans l'expression de la liberté fulgurante que la fluidité des codes de genre ?

Il ne faut pas aller bien loin dans l'œuvre de Shakespeare pour y retrouver le thème du travestissement et du jeu sur les codes masculins et féminins puisque son théâtre en est truffé : *La Nuit des rois* bien sûr, *Le Marchand de Venise*, *Les Deux Gentilhommes de Véronne*, et j'en passe. En plus d'un ressort scénaristique qui ouvre la possibilité à des quiproquos et rebondissements vaudevillesques, il met en lumière les ficelles du théâtre tel que le dramaturge le connaissait, en particulier l'interdiction pour les femmes d'être comédiennes. Quand on garde à l'esprit que dans *la Nuit des Rois*, la jolie Viola, qui prend l'apparence d'un jeune homme, est elle-même jouée par un adolescent, la pièce prend directement une dimension autotélique non négligeable. Elle reflète une notion de *theatrum mundi* chère à Shakespeare, exprimée dans le fameux « *the world's a stage* » dans *Comme il vous plaira* : « Le monde entier est un théâtre,/ Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs;/ Ils ont leurs entrées et leurs sorties,/ Et un homme dans le cours de sa vie joue différents rôles... » De l'idée selon laquelle chacun-e joue un rôle dans sa propre vie à la conception du genre comme une performance, il n'y a qu'un pas... allègrement franchi dans cette adaptation. Sans compter que reprendre l'imagerie des *drag-shows* et de la scène *underground* ouvre la possibilité à un jeu très riche sur les codes *camp* et son esthétique du kitsch, du mauvais goût et de l'ostentatoire qui se marie admirablement avec le propos et la thématique de la désinhibition.

Ainsi, selon les mots de Jean-Michel D'Hoop :

La lune appelle au fantasme et invite à l'interdit et à la transgression. Alors à nous de mettre en scène les philtres, les fées, les métamorphoses, les illusions et la course folle du désir jusqu'à la confusion la plus totale. Mettre en abyme la fabrication du théâtre. Transgresser les interdits. Bousculer les spectateurs à la fête. Pour que cette nuit devienne l'espace de tous les possibles...



photo de Debby Termonia

Et bien entendu, le changement le plus manifeste dans ce *Songe d'une nuit d'été* : les marionnettes. Il s'agit d'un [matériau avec lequel D'Hoop est à l'aise](#), puisqu'il en a fait sa spécialité et celle de sa compagnie et anime des cours et stages de marionnettes. Les pantins sont à taille humaine et leurs membres se confondent avec ceux de leur (voire leurs !) manipulateur-trices, ce qui participe à les humaniser autant qu'à renforcer le décalage entre les marionnettes, colorées, au visage à la fois figé et caricatural, et les comédien-nes qui les animent. Ces derniers, plus que des simples manipulateur-trices, sont acteur-trices à part entière de la pièce, interagissent avec les marionnettes, entre elles et eux, et même parfois avec le public. Cette astuce de mise en scène contribue à

créer une profondeur de jeu entre mise en abyme et propos sous-jacent sur la relation entre humain et objet, animé et inanimé. De la même façon que l'utilisation de la transparence dans le décor invite à considérer l'arrière-plan comme une présence fantomatique, les comédien-nes sont comme une ombre pour leurs pantins, leur jeu parfois en cohérence mais parfois aussi en décalage flagrant avec les expressions des personnages. Profondeur des émotions, inconscient mis en scène de façon détournée, expression de genre changeant au même rythme que les manipulateur-trices d'échangent leurs marionnettes. La mise en scène est d'une richesse incroyable. D'autant plus que l'utilisation de marionnettes porte avec elle des attentes liées au genre traité avec un décalage flagrant, et au côté clownesque et enfantin sera confronté un autre, plus grotesque, voire trash.

Dès le début, Egée et Hippolyte arrivent sur les planches, ridiculement minuscules dans leurs luxueux fauteuils, avec des voix aux expressions exagérées et parlant un franglais un peu bouffon...l'une maintenue en laisse par l'autre. D'ailleurs, si les décors sont relativement sobres (par rapport à la saturation esthétique et scénique globale), les personnages sont affublés de tenues non seulement colorées et loufoques, mais aussi et surtout d'éléments tels que des

harnais ou des pantalons en cuir – tant qu'à aller à fond dans l'expression de fantasmes, autant faire un petit détour par le BDSM. Plutôt pertinent dans une pièce dans laquelle Hélène supplie Démétrius de la traiter comme il traiterait son chien.

C'est par ailleurs un apport considérable en termes de complexité de jeu, particulièrement lorsqu'on verra des marionnettes interagir avec les comédien-ne-s, ou lorsqu'elles vont carrément changer de manipulateur-trice-s. Comme l'explique Jean-Michel D'Hoop,

On peut avoir trois lectures simultanées, sur trois niveaux : le jeu entre les archétypes (Thésée et la Reine des Amazones), le jeu entre le manipulateur-trice et sa marionnette, et le jeu entre les manipulateur-trice-s. » Ou, autre part, « La marionnette participe aussi à ces mises en abyme chères à Shakespeare : elles dévoilent les « dessous » du Théâtre, elles triment avec elles leurs propres conventions. Les *trucs* sont visibles et c'est cela qui donne encore plus envie d'y croire !

Les marionnettes, à la fois accessoires et personnages, apportent une corporalité indéniable à la pièce. Grâce au travail admirable de Loïc Nebreda, elles ont une allure vraiment singulière, expressive et carnavalesque. Et semblent tenir place d'*alter ego* déformé et grotesque de leurs manipulateur-trice-s, d'autant plus que, au fil de la progression chaotique de la *nuit d'été*, elles sont de plus en plus débraillées. Et c'est bien cette exagération qui rend la pièce si savoureuse.

Au final, comme le dirait Puck, tout cela n'était qu'un songe, dont la version horripilera certain-e-s. Mais peut-être peut-on en tirer la conclusion de ne pas tout prendre au sérieux. Décloisonnons le théâtre, secouons les classiques, et laissons-nous surprendre par des réécritures complètement nouvelles telles que celle-ci.